VIE
DE
L.-P.-J. CAPET,
CI-DEVANT
DUC D'ORLÉANS.

VIE
DE L.-P.-J. CAPET,
CI-DEVANT DUC D'ORLÉANS;
OU
MÉMOIRES
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

A PARIS:
Se trouve à l'Imprimerie de FRANKLIN;
rue de Cléry N°. 75.
Et chez les Libraires du Palais de l'Egalité.

L'AN II DE LA RÉPUBLIQUE.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

LE *public ne doit pas confondre ces mémoires avec la* Vie secrette et privée du duc d'Orléans, *fable dégoûtante, ecrite d'une manière plus dégoûtante encore.*

C'est au public à juger du style de cet ouvrage, mais nous pouvons affirmer que l'auteur est parfaitement informé de tout ce qui concerne la ci-devant maison d'Orléans; que nous avons vérifié par nous-mêmes des anecdotes particulières, et jusqu'à présent inconnues; qu'enfin nous n'avons rien négligé pour rendre cet écrit agréable à nos contemporains, et utile à ceux qui écriront un jour l'histoire de notre salutaire révolution.



AVANT-PROPOS.

L'HISTOIRE de France, malgré le despotisme des rois et des grands, la gêne ou la bassesse des historiens, n'est qu'un recueil de crimes; cette vérité, je crois, est démontrée d'une manière si évidente, que l'aristocrate le plus entêté de ses parchemins ne peut la nier. Que seroit-ce donc si *Mézerai*, le moins flatteur de nos écrivains, eut été libre.

Je suis loin de penser que mes foibles talens, mon amour pour la République et pour la vérité fussent suffisans pour écrire d'un style digne de la grandeur du sujet l'histoire de l'heureuse révolution qui a brisé nos fers, renversé le tyran et ses suppots, et ébranlé jusques dans leurs fondemens tous les trônes de l'univers.

Républicain zélé, mais citoyen obscur, j'ai le desir violent de servir mon pays et

l'humanité autant qu'il est en moi; connoissant la foiblesse de mes moyens, je ne présente à mes contemporains que des mémoires; heureux si la postérité les lit, et s'ils peuvent servir de matériaux à l'homme de génie qui composera notre histoire en grand.

La vérité doit être la base de tout écrit républicain, et le véritable patriote hait le mensonge autant que l'aristocratie.

Les faits qu'on va lire ne sont pas controuvés, aucun n'est hasardé, plusieurs sont publics, et d'une telle notoriété que le noble dira, en frémissant de rage : *hélas! l'auteur dit vrai.*

Je n'ai aucun besoin d'exalter mon imagination ou de consulter mon patriotisme pour peindre le hideux mortel dont j'écris la vie.

Citoyen français, mon frère, mon camarade, prends et lis, tu chériras davantage l'heureux gouvernement qu'un destin propice et la vigueur de ton bras t'ont procuré; et vous, hommes, de quels

que pays que vous soyez, apprenez en lisant cet écrit, jusqu'où les grands portent la bassesse, la cruauté, la crapule, l'infamie et la lâcheté.

J'avoue avec plaisir que tous les ci-devant princes n'ont pas été aussi vicieux que *Louis-Philippe-Joseph Capet*, ci-devant *duc d'Orléans*; mais l'on conviendra que tous les grands, de quelque pays qu'ils soient, sont dès leur berceau environné de flatteurs, qu'au moment où l'aurore de la raison commence à poindre, cette noble canaille se croyoit d'une espèce différente de la nôtre, qu'à l'instant où le germe des passions est développé, ces tigres sacrifioient sans pitié à leurs desirs, l'innocence d'une vierge, l'union de deux époux et la popriété du pauvre.

L'on m'objectera que la religion a rendu quelques princes vertueux.... Quelles terribles vertus la religion leur donnoit, si vous aviez le malheur de déplaire au prêtre qui dirigeoit leur conscience, une sainte lettre de cachet vous enfermoit entre quatre murailles, si vous

ne partagiez pas leurs préjugés vous étiez persécuté, et que de victimes ont péri d'un supplice douloureux pour avoir scandalisé des princes bigots; enfin, pieux ou libertins ils ont tous abusé de leur pouvoir.

Mais, me dira-t-on, dans votre République le peuple ne s'est-il jamais trompé dans le choix de ses représentans ? ceux qui sont investis des autorités constituées ont-ils été bien purs ? il est possible sans doute, répondrai-je, que des intrigans ayent obtenu des places dont ils n'étoient pas dignes, mais soit l'effet de la sagesse, de la prévoyance ou d'une divinité favorable, il y a des sociétés populaires (1) qui, sans influence dans le gouvernement, surveillent ses agens, et s'il s'en trouvent d'ineptes ou de coupables ils sont aussi-tôt punis que découverts, d'où je conclus que la République française est fondée sur des bases solides, que sa durée est incalculable, que le régime actuel

(1) Les Jacobins par exemple.

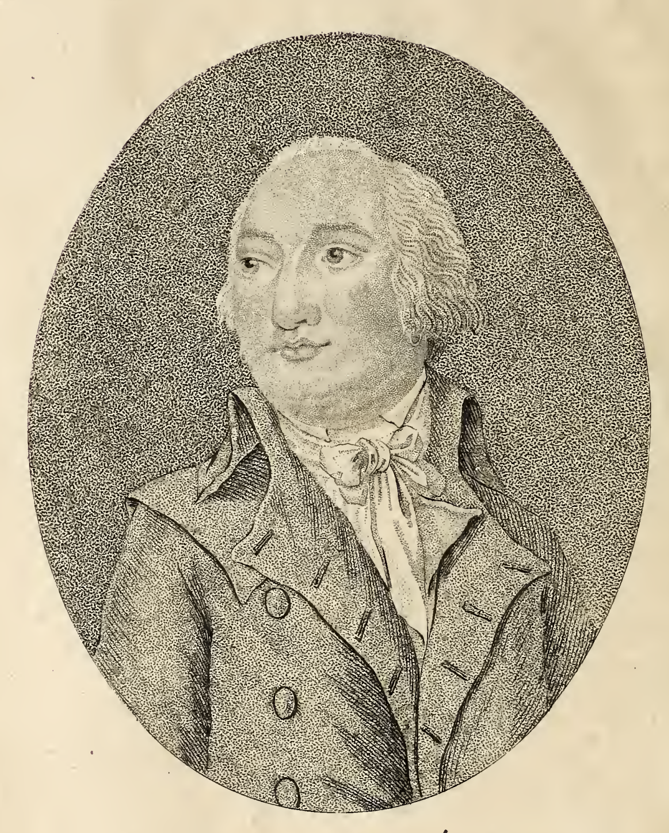
est un chef-d'œuvre de l'esprit humain, et que bientôt on pourra appliquer aux Francias ces deux vers, un peu changés, d'un célèbre versificateur. (1)

L'homme libre soumis à d'excellentes loix,
Vertueux par devoir, l'est aussi par choix.

Que tout mortel qui se refusera à l'évidence, à la vérité de ces assertions, rejette mon écrit, je n'en serai pas fâché, j'ai composé cet ouvrage pour des hommes et non pour des brutes.

---

(1) *Colardeau*, épître d'Héloïse à Abaylard.



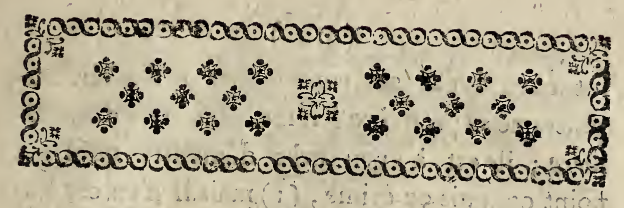
L. P. J. D'ORLÉANS.

NÉ LE 13 AVRIL 1747.

Guillotiné le 17. Brumaire de l'an 2.eme

de la République Française.

Infidèle aux tyrans, et traître à sa Patrie.



LA VIE ET LES CRIMES DE L.-P.-J. CAPET, CI-DEVANT DUC D'ORLÉANS; OU MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

LE despote célèbre qui mit l'Europe en feu, opprima le peuple français pour satisfaire la d[illegible]reuse envie de dominer; *Louis XIV* eut un frère qui fut le plus bête des princes, et le chef de la famille nommée *Orléans* ; ce prince

fut accusé par ses contemporains d'avoir empoisonné sa première femme, *Henriette d'Angleterre* ; il est à peu près démontré qu'il n'a point commis ce crime, (1) mais il n'en est pas moins un monstre ; comment le qualifier autrement, il aimoit avec fureur le jeune *Devardes*, il passoit la moitié de sa vie à s'habiller en femme, et pour varier ses plaisirs, lui et ses courtisans alloient, la nuit sur le Pont-Neuf détrousser les passans; il eut pour fils, de sa seconde femme, le régent, si fameux par ses débauches, ses incestes et son immoralité : le régent, par une bizarrerie singulière, eut pour successeur un bigot, qui employa ses beaux jours à de superstitieuses prières, finit par se retirer dans un couvent (2), où il mourut ainsi qu'il avoit vécu, comme un moine, sans penser qu'il y avoit des hommes sur la terre ; le fils de ce bigot, assez bon-homme pour un seigneur, car il ne songea pendant sa vie qu'à manger (3)

---

(1) Voyez les mémoires de *Choisi*, de *Dangeau* etc.

(2) A Sainte-Géneviève.

(3) On l'a vu à Saint-Assise manger quatorze ailes de perdreaux, et être infiniment applaudi de

et à satisfaire sa passion pour les femmes ; eut de sa parente *Bourbon Conty*, son épouse, *Louis-Philippe-Joseph d'Orléans*, né le 13 avril 1747.

Personne n'ignore la vie scandaleuse de la feu duchesse d'*Orléans* ; on a dit qu'elle se prostituoit à ses valets, et que celui dont j'écris l'histoire étoit le fruit de ses crapuleux adultères ; il est en vérité bien inutile de calomnier cette caste de princes et de princesses, ils sont assez criminels. Il est prouvé, autant que ces sortes de choses peuvent l'être, que *Philippe-d'Orléans* est le fils du comte de *Melfort*, jeune libertin, admis, comme tous ses pareils, au Palais-Royal, peut-être même la duchesse d'*Orléans* n'a-t-elle jamais bien su quel étoit le père de son fils.

Quoiqu'il en soit, il fut élevé comme héritier du duc d'*Orléans*; son éducation fut confiée au marquis de *Pons*, aussi honnête homme qu'un noble valet peut l'être. tous les grands sont élevés à peu

---

cette gloutonnerie. Tout étoit admirable chez un prince ; heureusement nous n'avons plus de ces dévorateurs qui regardoient les hommes comme le gibier.

près de la même manière, on ne leur donne que des connoissances superficielles, il n'apprennent réellement qu'à monter à cheval, à bien danser, et à prendre une haute idée d'eux-mêmes, et un mépris profond pour le reste des hommes. Un seul fait de l'enfance de *Philippe*, donnera une idée de son éducation, bien mieux que tous les minutieux détails qu'on en pourroit faire.

Le jeune *Philippe* avoit environ neuf ans, on l'appelloit, suivant l'antique et vil usage; *monseigneur*, et pour varier, *son altesse*, chaque jour on le décoroit d'un habit superbe et nouveau; tout ce qui environnoit le bambin *monseigneur* ne paroissoit jamais devant lui avec la même véture ; un chevalier de Saint-Louis, gentilhomme mendiant comme tant d'autres, faisoit sa cour pour la dix ou douzième fois, couvert du même habit, il étoit de velours noir très-rapé; cette simplicité lui attira les regards de l'enfant, qui lui demanda, d'un air dédaigneusement affable, s'il n'avoit pas une garde-robe; le noble quêteur ne négligea pas cette occasion d'étaler noblement sa misère, et l'enfantine altesse, sans trop paroître y prendre part, fit un cornet de dragées, au fond duquel il mit environ sept à huit louis, il le présenta au vieux mili-

taire, qui le mit dans sa poche avec les plus vives démonstrations de reconnoissance. Rentré dans son galetas, il fut surpris de trouver l'or mêlé avec les bonbons ; soit par sentiment, soit qu'il espéra un don plus considérable, car il est impossible de définir le mêlange bizare du caractère des ci-devants! Il alla raporter le présent au marquis de *Pons*. Peindra qui voudra la joye, l'admiration du gouverneur courtisan et de tous les sulbalternes : on s'agite, on court, on vole raconter au père, avec emphase, l'admirable, la superbe action du bambin, on exagère les louanges, on extravague dans le Palais-Royal, et voilà le petit bon-homme, corrompu pour jamais, qui se croit un grand homme, un être merveilleux, une divinité. L'homme à l'habit de velours noir, obtint une pension de douze cents livres, et une place de laquais ou de page, car l'un et l'autre sont des valets, pour son fils, auprès de la petite *altesse*, et ce fut pour elle un flatteur de plus. Citoyen lecteur, je ne mêlerai point mes réflexions aux vôtres sur l'éducation des princes, et je passe rapidement à l'adolescence de *Philippe*.

Philippe, avoit quatorze ans, et suivant l'étiquette, son père le mena à Versailles pour y

recevoir le Saint-Esprit : ce hochet, objet de l'ambition des grands. L'esprit qu'on recevoit en ces lieux n'étoit pas éclatant de lumières ; et le surlendemain le nouveau cordon bleu donna les premières marques de ce caractère barbare et inhumain qu'il a conservé. Il y avoit un bal à Saint-Cloud, les courtisanes y étaloient leurs charmes perfides, auxquelles *Philippe* commençoit à être sensible ; deux jeunes gens prirent querelle, je crois que c'étoit pour la danse. L'un deux reçut un coup d'épée au travers du corps, on appella des chirurgiens, le prince voulut voir le blessé, il vit coûler son sang, et ne fut point ému ; je vis même dans ses yeux, qu'il éprouvoit un certain plaisir, et je fus indigné de son sang-froid lorsqu'il demanda s'il y avoit du danger, et qu'il dit : *Je croyois qu'un mourant portoit une figure plus hideuse*, sur-le-champ il forma avec gaieté une contre-danse, où il se livra au plaisir avec un abandon qui me donna une telle idée de son ame, que je n'ai jamais rencontré ce prince sans éprouver une sensation désagréable.

Nous voici parvenu à l'époque où le caractère de *Philippe* prend la forme hideuse qu'il a conservé, et qui l'a conduit de vices en crimes,

et

et des crimes à l'échaffaud. N'attendez pas, lecteur, que je souille cet écrit de la description des orgies infâmes de cet homme qui exhaloit la perversité par tous les pores.

Les *Bourbon* jamais n'ont passé pour généreux, ils ont tous été plus ou moins avares, et par un contraste assez extraordinaire, très-peu économes. Quoique la maison d'*Orléans* fut déjà très-riche aux dépens de la nation, le père de *Philippe* songeoit à procurer à son fils une alliance qui ajouta de nouveaux biens. Il jetta les yeux sur la fille du duc de *Penthièvre*, ce ci-devant duc étoit le petit-fils d'un bâtard de *Louis XIV*, et le peuple avoit encore fourni de quoi faire un patrimoine à ces fruits de l'incontinence du tyran. Ce duc de *Penthièvre*, très-dévôt, avoit augmenté par ses économies sa fortune immense : il n'avoit que deux enfans, le prince de *Lamballe* et la princesse malheureuse qui devint l'épouse du duc de *Chartres*, le 5 avril 1769 ; elle avoit alors seize ans, une figure agréable, la peau d'une blancheur éblouissante, une ame aimante et douce ; elle s'attacha vivement à son mari, qui n'avoit que vingt deux ans : grand, bien fait, quoique fort laid ; son ensemble n'étoit pas désagréable, la duchesse ne

fixa pas long-temps le cœur de *Philippe* ; il faisoit les plus grands progrès dans le vice. Je me bornerai au trait suivant, qui prouvera combien son ame étoit déjà gangrenée. Je tairai le nom de la malheureuse qu'il trompa, parce que peut-être elle existe encore, et gémit, dans la misère, d'un moment de foiblesse.

L'infortunée étoit une marchande de la rue Saint-Honoré, non loin du Palais-Royal : *Philippe* avoit remarqué cette jeune beauté, il alla chez elle, et déploya toutes ces politesses de grands seigneurs, dont le bon peuple de Paris a si souvent été la dupe ; la jeune marchande étoit vertueuse, elle aimoit son mari, elle résista à toutes les séductions, à toutes les ruses des vils agens du duc de *Chartres*. Le vice est forcé de respecter la vertu, et *Philippe*, soit par estime, soit par amour, continua de la voir, et cessa de la tourmenter.

La jeune marchande manquoit peut-être d'intelligence pour son commerce, son époux étoit peut-être un peu dissipateur, peut-être aussi le hazard, qui gouverne et maîtrise les évènemens, ne leur fut-il pas favorable ; leurs affaires enfin alloient très-mal ; des lettres-de-changes étoient protestées, la liberté du mari couroit des risques ;

Philippe sut bientôt leurs malheurs : il fit agir de nouveau ses infâmes ministres ; il écrivit lui-même à la marchande que si elle vouloit consentir à l'aimer, que non-seulement il payeroit les dettes du mari, mais qu'il fourniroit encore des fonds, pour rendre leur commerce plus étendu. La belle résista quelque temps, enfin elle consentit d'aller à la petite maison que *Philippe* avoit à Charonne. Le jour indiqué elle feignit d'aller chez une amie à la campagne ; une voiture du prince l'attendoit, elle part et devint la proie de l'infâme. Le lendemain, il renvoye la malheureuse, avec un louis, dans un chétif cabriolet, déshonorée et ruinée..... Vous frémissez, honnêtes et vertueux sans-culottes.......

Je dois vous raconter encore des crimes.

Les débauches multipliées de *Philippe* lui coûtoient beaucoup, malgré sa parcimonie : tous les moyens, ceux qui flétrissent les plus vils escros, aux yeux même de leurs semblables, lui étoient bons, pourvu qu'ils lui rapportassent de l'argent.

Un jeune allemand vint à Paris, avec beaucoup d'or de son pays, perverti comme tous les autres grands seigneurs du monde, joueur libidineux, il fut présenté à *Philippe*, accueilli sous

la double qualité de noble et de libertin. Il fut admis à *Mouceaux* (1), on le fit jouer, il perdit, il prit de l'humeur, il s'échappa même en juremens familiers à ceux qui ont le malheur d'avoir cette passion : un gentilhomme valet, attaché au duc de *Chartres*, représenta à l'allemand, qu'on ne s'échappoit point ainsi devant son maître; le franc personnage répondit brutalement que parmi des fripons il n'y avoit point de princes ; alors on tombe sur lui, et il mourut assasiné : on l'enterra secrettement dans les jardins, on fit passer ce crime pour un duel, et ce forfait n'eut aucune suite.

Le cœur de *Philippe* étoit le temple odieux de tous les vices; l'avarice entra dans son ame, il convoita les biens immenses de son beau-frère. Ce ci-devant prince avoit été aussi bien élevé qu'il étoit possible qu'un grand seigneur put l'être. Les aristocrates ne pourront pas me reprocher de garder le silence sur les légères vertus des grands ; elles sont si rares, et j'aime trop la vérité pour ne pas la manifester lorsque j'en trouve l'occasion. *Lamballe* avoit une ame honnête, une épouse jolie ; probablement il eût

(1) Nous avons anticipé sur les faits, afin de présenter ensemblement *Philippe* libertin et joueur.

été heureux si son exécrable beau-frère ne l'eut corrompu. Ce dernier lui fit d'abord connoître ces courtisannes engraissées du bien des grands, et de ces financiers qui dévoroient le peuple. Ces impures étoient d'autant plus dangereuses, que leur extérieur étoit séduisant ; *Lamballe* se livra donc à leurs charmes perfides : *Philippe*, doué d'une constitution vigoureuse, passoit les nuits sans éprouver trop de fatigues ; *Lamballe*, d'un tempérament plus foible, avoit besoin de réparer ses forces épuisées. Il se livra au goût du vin ; les liqueurs spiritueuses succédèrent ; ses sens se dépravèrent ; à ces parties où l'ombre de la décence régnoit encore, succédèrent des orgies où la débauche étoit portée à l'excès ; les vertus, la délicatesse furent bannies pour jamais du cœur de *Lamballe*. Ces êtres vils et corrompus au physique ainsi qu'au moral ; ces femmes, rebut du libertinage, victimes de la débauche, que nos sages et vertueux magistrats viennent d'expulser, devinrent les délices du foible *Lamballe* : bientôt sa santé fut altérée, son beau-frère lui fit prendre des palliatifs qui détruisirent pour jamais les sources de la vie ; bientôt sa santé fut entièrement délabrée, et dans les instans où la nature combattoit encore, le duc de *Chartres* proposoit une nouvelle orgie : enfin, *Lamballe* suc-

tomba ; des maux affreux l'accablèrent, une opération douloureuse et terrible fut ordonnée par les gens de l'art ; peu de temps après le malheureux termina ses jours, en plongeant dans la douleur un père tendre, une épouse qui étoit encore pure et honnête, et laissant à *Philippe* l'espoir des biens immenses que l'infâme convoitoit.

Naturellement on aime davantage l'épouse qui partage nos plaisirs et augmente notre fortune ; ce n'est point ainsi que pensoient les grands, moins encore l'exécrable *Philippe* ; la mort de son beau-frère fut l'époque où le duc de *Chartres* commença de négliger sa femme, et s'il eut encore quelques enfans d'elle, c'étoit pour perpétuer son nom infâme, car les grands pensoient que leur postérité devoit subsister à jamais : heureusement notre salutaire révolution a renversé pour toujours leurs espérances, et s'il reste encore des fils de nos tyrans, en devenant nos égaux, ils partageront nos vertus, ou ils seront chassés définitivement, telle qu'une branche parasite et flétrie, est retranchée par un jardinier habile, du bel arbre qu'il cultive.

L'ambition n'étoit pas encore le vice qui devoit se joindre aux autres, dans l'ame du duc

de *Chartres*, beaucoup de victimes devoient encore être immolées à son impudicité.

Philippe se trouva, lorsque le duc d'*Orléans* son père mourut, un des plus riches particuliers de France ; il avoit sept millions de rentes, et l'espoir de la succession du ci-devant duc de *Penthièvre.*

Le feu duc d'*Orléans* laissa peu de dettes ; et des pensions en très-petite quantité à ceux qui l'avoient servi : *Philippe*, malgré ses débauches, avoit gagné immensément au ci-devant comte d'*Artois* et à tous les courtisans.

Il méditoit alors les crimes qui ont coopéré, contre son attente, à notre heureuse et salutaire révolution : il falloit qu'il acquit beaucoup de créatures, qu'il se mit à même de plaire au peuple, mais *Philippe* n'étoit point généreux. Il fit une spéculation sur le terrein qui lui avoit été concédé ainsi que son palais ; il renversa de fond en comble le jardin, fit des procès aux propriétaires ses voisins, et travestit sa demeure en une foire, en un marché.

Par l'exécution de ce projet, il remplissoit doublement ses vues ; premièrement la location des boutiques qu'il faisoit construire, devoit

lui rapporter un revenu considérable ; secondement, l'immense quantité d'ouvriers qu'il employoit devoit, suivant lui, produire une grande quantité de gens dévoués à ses volontés, et qui le serviroient à son gré : car les princes et toute cette fière noblesse regardoient le peuple, comme un composé d'imbécilles ; le temps de la raison approchoit, et ces demi-dieux de la terre ont été désabusé, ils ont disparu comme un brouillard, lorsque le soleil se lève ; la philosophie s'est montrée, et tous sont rentrés dans le néant.

Il essuya beaucoup de difficultés dans l'exécution de ce plan de nouvelles constructions; moitié par des chicanes, moitié par son crédit, il les surmonta : il fut plaisanté, chansonné, vilipendé par beaucoup de gens qui regrettoient cette superbe allée, la plus belle peut-être de l'Europe ; *Philippe* étoit sans pudeur, et les épigrammes glissoient sur son ame de boue ; jusqu'à Versailles, on le baffouoit; il fut même insensible au sarcasme suivant, que lui lança son digne parent d'*Artois*.

Philippe, occupé de ses bâtimens, se montroit rarement à la cour, il n'y alloit guère que les dimanches et fêtes. Le jeu d'*Antoinette*, souffroit

souffroit de l'absence de cet acteur, quoiqu'il fût reconnu, ou à-peu-près, pour un escroc : un jour donc que l'étiquette le força de se montrer, *Antoinette* lui fit, devant tout le monde, des reproches de ce qu'on ne le voyoit plus : oh ! dit d'*Artois*, *depuis que mon cousin est devenu garçon de boutique*, *il ne sort plus que les dimanches*. Ce quolibet vola de bouches en bouches, et augmenta la haine secrette qu'il portoit à ses parens, dont il envioit l'héritage prétendu ; car *Philippe* ressembloit à Néron, il auroit voulu que toute sa famille n'ait qu'une tête, afin d'avoir le double plaisir de la couper et d'en hériter.

Enfin ce fastueux cloaque s'avançoit ; tout ce qui peut servir à corrompre les mœurs, se rassembloit sous ces portiques ; salle de comédie, tripots, cafés, mauvais lieux, tout se trouve entassé dans cette infâme demeure, que nos patriotes et vertueux magistrats ont commencé de purifier.

Je n'ignore point que les aristocrates ont employé un raisonnement spécieux pour jetter une espèce de ridicule sur cette amélioration du ci-devant Palais-Royal. Ils ont dit premièrement

que ce luxe étoit nécessaire dans une ville immense telle que Paris; ils ont ajouté qu'il étoit avantageux de rassembler dans un même endroit tout ce qui pouvoit plaire aux gens riches, aux oisifs et aux étrangers; enfin, que le Palais-Royal étoit à Paris ce que cette capitale étoit au reste de la France, que ce marché étoit un rendez-vous où l'on étoit sûr de rencontrer toutes les personnes auxquelles ont pouvoit avoir affaire.

Il me semble que les vrais républicains sont amis des mœurs, ennemis du luxe dont ils n'ont pas besoin, que dans une République il ne doit y avoir ni oisifs, ni gens trop riches, et qu'enfin un lieu infâme ne peut ni ne doit être le rendez-vous des honnêtes gens.

Philippe avoit encore employé un autre moyen pour augmenter sa fortune : lorsque ses boutiques et ses appartemens furent loués à un prix excessif aux marchands de frivolités, aux impures, aux banquiers des tripots ; il mit en vente les maisons qu'il avoit fait bâtir, et il gagna prodigieusement sur cette vente.

Philippe, après avoir entassé un nombre con-

sidérable d'habitans dans sa demeure, et s'être entouré de tout ce qu'il y a de plus vicieux à Paris, déployoit la plus grande popularité; il travailloit sourdement à s'acquérir un parti, soit par son affabilité, soit par les impures dont il étoit prodigieusement connu. Il est vrai que son avarice retardoit un peu sa marche : *Philippe* faisoit venir à Mouceaux, près Paris, ces créatures qui ne vivent que du produit de leurs charmes trompeurs; elles empruntoient de quoi se vêtir, pour paroître devant l'infâme altesse, qui les gardoit vingt-quatre heures et les renvoyoit avec six francs.

Philippe ne se dissimuloit pas le danger de ses projets, et afin de s'assurer une retraite dans le cas où il ne réussiroit point, il fit des acquisitions en Angleterre. Il étoit propriétaire, dans Londres, d'un palais aussi magnifique qu'agréable. Il avoit confié l'éducation de ses enfans à une femme corrompue, mais qui n'étoit pas sans esprit et sans connoissance. Tout le monde sait que la *Genlis*, *Brulart*, *Sillery*, a composé des livres, que les langues étrangères lui sont très-familières, et qu'elle a parcouru, avec la fille de d'*Orléans*, différentes provinces, afin d'acquérir des partisans à *Philippe*, et qu'enfin cette femme étoit son agente à Londres.

Le mariage du dernier tyran et de *Marie-Antoinette* eut lieu, comme on sait, en 1770. Personne n'ignore la corruption qui régnoit à la cour; les débauches de Louis *XV*, la dépense excessive des courtisans, le luxe dévastateur, la dépradation des finances. Ce fut dans cette cour que *Philippe* se corrómpit entièrement; on fit la maison de *Louis Capet*; ces jeunes gens se livrèrent à toute l'impétuosité des passions que les loix ne pouvoient réprimer, que l'aveugle préjugé faisoit pour ainsi dire respecter. Le duc de *Chartres*, plus âgé qu'eux, avoit plus d'expérience dans le crime, plus de finesse; lié avec une bande de scélérats, ils dépensoient, ils faisoient jouer le ci-devant comte d'*Artois*, et lui excroquoient tout le revenu que ce prince tenoit de la nation; *Philippe*, afin de pouvoir tromper avec plus de facilité son parent, s'étoit fait donner par *Comus*, célèbre joueur de gobelets, des leçons d'escamotage. Le trait suivant prouvera combien *Philippe* étoit escroc et lâche. Un seigneur de la cour perdit en une soirée huit cents mille livres contre le duc de *Chartres*: la règle étoit de payer dans les vingt-quatre heures, on étoit déshonoré de ne pas acquitter une dette de jeu, et l'on ne soldoit pas le compte des fournitures d'un marchand, l'on tiroit même

vanité du nombre des créanciers : *Philippe* donna donc rendez-vous à l'adversaire joueur, afin de prendre des arrangemens pour le payement des huit cents mille livres. Le marquis ne manqua pas de se rendre le lendemain au Palais-Royal; on l'annonça, il vit *Comus*, et des débris de plusieurs jeux de cartes sur la table de *Philippe*; (*Comus* disparu). Eh bien ! lui dit *Philippe*, quels arrangemens prendrons-nous? Ils sont tous pris, répondit le marquis, *Comus* vient de payer pour moi; la conversation devint générale, il ne fut plus question des huit cents mille livres.

Philippe voyoit par goût la mauvaise compagnie de la cour, il étoit difficile, j'en conviens, d'y rencontrer des gens honnêtes; disons donc que d'*Orléans* étoit lié avec tout ce qu'elle contenoit de plus corrompu. La duchesse de *Mazarin*, femme d'une figure charmante, qui s'étoit dévouée aux plaisirs du clergé, joignoit au tempérament le plus ardent, la passion du jeu. L'on se souvient encore de cette fête célèbre à Chilli, dont les amphitrions étoient d'*Orléans*, la duchesse *Mazarin* et son frère ; aux plaisirs de la danse, on joignit une banque de jeu : trois escrocs subalternes faisoient face au pontes, et

au bout de huit jours, les nobles associés eurent de bénéfice chacun quatre cents mille livres: les dames invitées y furent dépouillées de leurs diamans et autres menus bijoux.

Sur la fin du règne de *Louis XV*, l'anglomanie étoit une passion aussi ridicule que déshonorante pour tous les courtisans; ces cadavres dorés alloient en Angleterre, non pour y respirer l'air de la liberté qui est encore à son berceau dans cette île, non pour y acquérir les connoissances que les *Loke*, les *Newton*, ont propagé dans l'Europe, mais pour s'y livrer avec moins de gêne à la fureur du jeu, à des courses de chevaux, où la vie de ces animaux est bien plus ménagée que celle des hommes. Enfin nos ci-devant seigneurs alloient dans cette île pour se vautrer dans la crapule, où les grands du pays surpassent toutes les castes nobles qui pèsent sur le globe. Le duc de *Chartres* ne manqua pas de se conformer à l'usage, d'acquérir tous les vices des *Anglois*, de ramener en France des chevaux qui ne sont d'aucune utilité, bien plus dispendieux que les autres, puisqu'ils demandent plus de soins, un plus grand nombre de palfreniers, que l'on fait jeûner, afin qu'ils pèsent moins sur le dos des couriers lorsqu'ils

parcourent avec vîtesse un long espace. Ce voyage de *Philippe* étoit un objet de spéculation, il espéroit gagner au ci-devant comte *d'Artois* et aux autres imbéciles de Versailles de quoi se dédomager, et même avoir un immense profit; le duc de *Chartres* ne se trompa point, il acquit des millions, et le peuple payoit les frais de ces jeux dangereux, car il y avoit toujours quelqu'un d'écrasé dans ces courses où présidoit *Antoinette* et ces femmes de qualité, plus vicieuses, plus impures, plus corrompues que ces malheureuses, qui, à la honte de l'humanité, exerçoient leur infâme commerce, et vaguoient dans les rues.

Capet régnoit, *Antoinette* et tous les vices étoient sur le trône, les plaisirs étoient la grande, la seule, l'unique affaire, après toutefois celle d'avoir de l'argent; vingt-quatre millions d'hommes sembloient n'exister que pour travailler, afin de procurer à environ quatre cents personnes de quoi satisfaire à des goûts ridicules ou dépravés, à des fantaisies bizares, à des promenades sur l'eau, ou sur la terre, couverte de glaces, avec bals, où l'on poussoit la gaieté jusqu'à l'indécence, où le luxe étaloit les richesses des deux mondes; ce fut pour briller à une de ces fêtes que la

duc de *Chartres* se rendit coupable d'une filouterie qui le brouilla pour toujours avec *Capet*, et qui fut la source de cette haine réciproque qui conduisit l'un et l'autre à l'échafaud.

Il falloit, pour paroître aux fêtes où présidoit *Antoinette*, joindre la magnificence au prétendu bon goût, je dis prétendu bon goût, car une fleur bien placée embellit autant une bergère que les diamans ornent une tête couronnée, et le teint frais d'un vigoureux sans-culotte est plus beau que les nageoires bien poudrées d'un fat muscadin ; *Philippe* connoissoit tous ces vendeurs de choses inutiles que l'on nomme bijoutiers ; il avoit acheté à l'un d'eux des diamans de la valeur d'environ cent mille écus à crédit, suivant la coûtume de nos ci-devant, il les fit monter en boucles de souliers, il parut avec cette parure pédestre à Versailles : tous les êtres futiles admirent les bijoux ; un petit souverain d'Allemagne, qui venoit à Paris dissiper ses revenus, manger le bien que lui fournissoient ses vassaux, fut frappé de ce joujou français, il l'acheta six cents mille livres à *Philippe*, qui ne faisoit point crédit. Notre allemand ne manqua pas de se montrer avec sa nouvelle acquisition au bal qu'*Antoinette* donnoit deux fois par semaine. C'est un

un bien petit mérite que celui de la danse, mais enfin les allemands nous sont encore inférieurs dans ce petit genre, le petit despote Tudesque, en dansant, fit sauter une des pierres, il falloit raccommoder la boucle ; mon homme courut chez tous les metteurs en œuvre ; il s'adresse justement au bijoutier qui avoit vendu à crédit le joyaux précieux. Comme le prince allemand étoit assez mal vêtu, le marchand le prit pour un filou qui avoit volé au duc de *Chartres* la paire de boucle ; on va chez le lieutenant de police, le satrape subalterne n'ose pas prononcer : on s'adresse à *Amelot*, ministre du département de Paris ; l'allemand est conduit au Palais-Royal, et reconnu pour un prince par *Philippe*. J'oubliois de dire que le bijoutier réclamoit vigoureusement ses cent mille écus, ayant appris du prince allemand qu'il avoit compté six cents mille livres au duc de *Chartres*; *Amelot*, très-bon esclave crut devoir informer *Capet* de l'aventure; *Capet* étoit brutal, et sans égard pour un prince de son sang, (c'est ainsi que les courtisans rendoient compte de cette affaire,) il condamna *Philippe* à payer le bijoutier sous vingt-quatre heures, et l'exila pour six jours. Cette punition, si c'étoit punir une pareille filouterie, indigna toutes les ames corrompues de Versailles, et fit

E

naître dans le cœur du duc de *Chartres* le sentiment de la vengeance, animé et vivifié par l'ambition ; il commença dès-lors à former des projets pour ravir la couronne à son parent. Avant de dire les moyens qu'il employa, soit sourdement, soit avec publicité, nous devons présenter à nos lecteurs quelques traits qui mettront plus à jour son ame atroce.

Le comte d'*Artois*, le plus éveillé, ou si l'on veut le plus vitieux des trois frères *Capet*, avoit trouvé *Louise d'Orléans*, sœur du duc de *Chartres*, fort à son goût, et l'eût épousé sans doute, si les tyrans ne s'éloignoient pas en tout des sentimens de la nature, cette amitié, et le libertinage de *Philippe*, le rapprochoient infiniment du palais ci-devant royal. Je n'irai pas pour satisfaire une vaine et dangereuse curiosité, raconter les parties infâmes, les débauches de ces deux monstres d'impudicité ; le vin, les liqueurs ranimoient leurs forces épuisées ; dans une de ces orgies l'on parla de la figure des individus mâles qui étoient à table ; nous avons dit je crois que *Philippe* n'étoit pas beau, et nous avons dit vrai, il avoit cependant une superbe denture ; le comte d'*Artois* et les convives n'étoient plus de sang-froid, leur caractère se mon-

troit sans voile : *Philippe*, duquel on vantoit la blancheur des dents, les montra avec cette petite vanité des ci-devant fréluquets. D'*Artois*, jaloux, grossier et brûtal, lui cracha dans la bouche, le duc de *Chartres*, insensible à cet affront, exigea à peine une légère réparation. Sa sœur épousa le fils de *Condé*; soit qu'elle n'aima point d'*Artois*, soit tout autre motif; elle et d'*Artois*, ne se montroient jamais sans se dire quelques mots piquans. Un jour que toute la libidineuse jeunesse de la cour étoit masquée, au bal de l'opéra, d'*Artois* et la jeune duchesse se dirent des vérités dures que permettoit à peine le masque, d'*Artois* furieux oubliant cette prétendue politesse dont les despotes et leurs esclaves faisoient tant de cas, arracha le masque de sa cousine, et s'oublia jusqu'à vouloir la frapper ; *Philippe* étoit présent, il ne prit pas le soin de venger sa sœur, et cette grossièreté fut la cause d'un combat où le fils de *Condé* et d'*Artois* n'acquirent aucune gloire, car les deux champions furent séparés par leurs gentilshommes valets, après avoir croisé leurs épées.

Philippe devoit, par devoir, par état, défendre la patrie ; dans la dernière guerre que

nous eûmes contre les Anglais, la seule juste peut-être que les tyrans ayent fait, puisque c'étoit pour la liberté d'une peuplade immense, nos frères les Américains, le duc de *Chartres* calcula plutôt son intérêt que la gloire et l'honneur du nom français.

Son beau-père, le ci-devant duc de *Penthièvre*, étoit sans enfans mâles, graces à la scélératesse combinée du duc de *Chartres*, il possédoit la charge de grand amiral; le duc de *Chartres*, au lieu donc de servir sur terre, préféra la marine, afin de pouvoir un jour hériter de cette charge, qui rapportoit un revenu immense; il partit pour un de nos ports, suivi de son capitaine des gardes, *Genlis*, connu depuis sous le nom de *Sillery*; ces deux êtres vils montèrent le vaisseau nommé le *Saint-Esprit*, et toute l'Europe a su avec quelle lâcheté ils se comportèrent au combat d'Ouessant, ils devinrent l'objet de la risée de nos ennemis, et l'horreur de tout français, à qui le courage et la valeur semblent des qualités adhérentes à leur nature; les mémoires qu'ils répandirent alors ajoutèrent à leur ignominie; leur infamie fut également célébrée à Londres et à Paris, et la cour ne pouvant plus per-

mettre que le duc de *Chartres* servit sur mer, pour plâtrer son honneur perdu, le fit général des troupes légères. Si jamais le portrait de *Philippe*, habillé en hussard, passe à la postérité, il transmettra le souvenir de sa turpitude.

Nous avons nommé tout à l'heure *Genlis*, ce plat personnage nous rappelle une anecdote qui, en montrant sa vileté, prouvera que les princes de tous les pays sont les mêmes, qu'ils sont tous corrompus, et que sans doute l'exemple de la nation française, qui a chassé tous ces fantômes de grandeur apparente et de bassesse réelle, sera bientôt suivi par tous les peuples de la terre, qui nous auront obligation de leur liberté et de la délivrance de ce fardeau qui pèse si fort, qui engloutit tous les trésors, et qui rend malheureux une infinité d'hommes dont le courage, l'industrie et les vertus feroient le bonheur de leur pays.

Un fils du despote anglais vint à Paris, après avoir été à Versailles remplir les prétendus devoirs que l'on nommoit étiquette, il ne manqua pas d'aller au ci-devant Palais-Royal rendre visite au duc de *Chartres*; après les complimens d'usage le prince anglois, dans son jar-

gon, car il parloit fort mal notre langue, pria *Philippe* de lui indiquer les plus célèbres courtisanes de la capitale, et même de lui faire faire quelques parties avec elles; le duc de *Chartres* lui promit de lui envoyer le lendemain le marquis de *Genlis*, son capitaine aux gardes, qui le mettroit parfaitement au fait, et arrangeroit un souper.

Le prince anglois demeuroit au faubourg Saint-Germain, dans un hôtel garni, et effectivement vers midi on annonce l'envoyé du duc, le prince le reçoit avec affabilité, et dit à son valet-de-chambre de donner un fauteuil à *monsir Maq*....... Quel est l'homme qui ne s'indigneroit pas d'une pareille réception? mais les ci-devant nobles, si hauts, si fiers, si méprisans dévoroient les affronts; et *Genlis*, en glissant sur l'infâme qualité qu'on lui donnoit, et qu'il méritoit si bien, remplit sa mission avec toute la vileté dont les marquis étoient susceptibles, et mérita davantage l'amitié des deux êtres corrompus qui l'employoient. O homme qui lis cette histoire, considère combien l'humanité étoit avilie! bénis notre heureuse révolution, et ne soit plus étonné que de ce qu'il existe encore des grands et des

nobles sur la terre; non, non, le temps n'est pas loin où toutes ces grandeurs chimériques vont disparoître, où tous les peuples imiteront l'auguste nation française, et ne respecteront plus que la liberté et la raison.

J'ai assez et peut-être trop raconté les crimes privés de *Philippe*, duc de Chartres, occupons-nous maintenant de ses atrocités politiques, et rendons compte aux lecteurs avec la même vérité des ruses scélérates qu'il employa pour détrôner le tyran, non par amour de la chose publique, non par l'intime persuasion que le gouvernement républicain est le meilleur des régimes, mais afin de remplacer son parent, qu'il détestoit, et d'assouvir à-la-fois la vengéance et l'ambition, qui n'étoient pas les moindres passions dont son cœur étoit dévoré.

Philippe, dont les crimes de l'intérieur étoient ignorés du peuple, faisoit ses efforts pour paroître ami de l'humanité, et mériter l'estime des Parisiens par une bienfaisance ostensible; il distribua aux indigens pour environ 30 mille francs de bois, l'année du grand hiver, et dans les derniers temps ce rusé personnage remit à peu près 40 mille livres au curé

de Saint-Eustache, pour soulager les pauvres de cette paroisse.

L'imbécilité du dernier tyran, les folles dépenses de *Marie-Antoinette* avoient détruit toute espèce d'ordre dans les finances, les bons esprits prévoyoient une révolution, ils en sentoient la nécessité, *Calonne*, ce fameux déprédateur par sa soumission et ses complaisances pour *Antoinette*, et les courtisans, hâtoit, sans le prévoir, le moment où le peuple alloit rentrer dans ses droits inaliénables et sacrés; *Philippe* et les honnêtes gens desiroient un changement, mais par des motifs bien dissemblables, les honnêtes gens soupiroient après la liberté, *Philippe* convoitoit le trône, et suivant toujours sa marche tortueuse, il affectoit dans Paris la plus grande popularité, et toute la bassesse des conrtisans à Versailles; *Antoinette*, qui avoit les fantaisies les plus ruineuses, soit de son propre mouvement, soit par des suggestions étrangères, eut envie d'acheter Saint-Cloud, superbe maison de campagne dont jouissoit la ci-devant maison d'Orléans, *Philippe* ne demandoit pas mieux, cette vente lui procuroit un argent considérable, amoindrissoit le trésor public, et augmentoit le déficit; la

salubrité

salubrité de l'air; la santé chancelante des enfans de *Capet* fut le prétexte de cet achat.

Enfin, à l'assemblée des notables succédèrent les états-généraux, ce n'est ni mon projet ni le lieu de raconter ce qui s'est passé dans ce temps, les cabales de *Capet*, les intrigues du clergé, les fallacieuses démarches de la noblessse seront peut-être détaillées dans d'autres écrits, celui-ci ne doit contenir que ce qui concerne *Philippe*.

Au milieu de ces agitations publiques, *Antoinette* assistoit à des fêtes, à des courses de chevaux, où toute la cour étaloit un luxe effroyable, et qui insultoit réellement à la misère publique.

Ce fut à la dernière de ces courses que le tyran et sa femme durent appercevoir pour la première fois le grand crédit qu'avoit acquis *Philippe*, et le mépris dans lequel ils commençoient à tomber, d'*Orléans* s'y montra à cheval, sa femme dans un équipage pompeux.

Le peuple, que les grands ont calomnié avec tant d'injustice, a toujours été bon; lorsqu'il croyoit être aimé, il avoit une reconnoissance

tendre et affectueuse qui fait l'éloge du caractère national, et doit rendre à jamais exécrable la mémoire de ces monstres odieux qui l'ont si souvent trompé, et qui sont, graces au ciel, anéantis pour jamais. Dans l'incendie arrivée chez le nommé *Réveillon*, fameux marchand de papier, *Philippe* obtint toutes les distinctions de la faveur populaire.

Cet incendie fut-il un effet du hazard ou la suite d'un complot de *Philippe* ? Je vous ai, lecteurs, promis la vérité, je pense que le ci-devant duc d'*Orléans* voulut faire un essai de son pouvoir, et qu'il contribua beaucoup à cet événement, mais je n'ose l'affirmer; il est certain qu'il y avoit une grande affectation de la part de *Philtppe* de se montrer à cheval, et une augmentation de popularité, qui donne la plus grande vraisemblance à cette conjecture, sur-tout si l'on considère que l'épouse de *Philippe*, qui paroissoit rarement en public, fut vue ce jour-là dans une superbe voiture, et parée plus qu'à l'ordinaire.

Chacun sait comment le tiers-états recouvra ses droits, comment toutes les déprédations du tyrans furent mises en lumières, com-

bien malgré ses astuces, ses ruses, il devenoit chaque jour plus méprisable et plus méprisé, comment le buste de d'*Orléans* fut promené, couronné au Palais-Royal et sur le boulevard; il n'est pas douteux que cet événement fut préparé par lui, par ses agens, et chèrement payé; si *Philippe* eut montré de l'énergie, ou plutôt s'il n'eut pas été un lâche, ce jour devenoit bien fatal au peuple français, et la France comptoit un tyran de plus.

La nation marchoit à grand pas vers la liberté, peut-être n'eût-elle jamais atteint le but de sa brillante carrière, sans l'institution d'une société qui la fait triompher de la tyrannie et des intrigans de toute espèce, qui tous, marchoient en sens contraire à la révolution. Vous comprenez, lecteurs, que je veux parler des *jacobins*, ces patriotes ont été dès leur commencement non-seulement vertueux, mais éclairés; les rayons de lumière qui jaillissoient de cette société, n'ont jamais été divergés, ils ont toujours éclairés les marches souteraines du dernier tyran, des royalistes, des modérés, des fédéralistes, enfin de tous les malveillans qui retardoient la chûte du trône, et des préjugés; sans eux *Philippe*,

dont les moyens étoient immenses, comme nous l'avons dit, eût peut-être remplacé son imbécile parent, lorsque les Parisiens l'allèrent chercher à Versailles ; *Philippe* se tint clos et couvert, il étoit très-exact à s'imformer de tout ce qui se passoit, ses courriers étoient tellement disposés que de cinq minutes en cinq minutes, il apprenoit des nouvelles.

Jamais les jours du tyran, et sur-tout d'*Antoinette*, ne furent plus en danger, c'étoit la suite des complots de *Philippe*, qui croyoit n'avoir plus qu'un dégré à franchir pour monter au trône; mais *Lafayette*, cet autre homme corrompu, ne vouloit pas perdre les despotes pour élever d'*Orléans* au rang suprême, *Lafayette* desiroit se rendre nécessaire à *Antoinette*, et non la perdre; il vola donc à son secours, les projets de *Philippe* échouèrent, et il partit pour Londres, sous le prétexte de je ne sais quelle commission.

Philippe, par ses cabales, avoit été nommé député, mais il étoit surveillé par les *Jacobins*, et par l'ami du peuple, l'immortel *Marat*.

Le 10 août *Philippe* fut encore invisible, il ne se montra pas davantage dans les premiers jours

de septembre, je sais très-pertinemment qu'il vit passer, caché derrière une fenêtre, la tête de sa belle sœur, qu'il sourioit, que dans ce moment une femme étant entrée dans la pièce où il jouissoit de ce spectacle, soit pour le prévenir ou le faire retirer, il fit semblant de se trouver mal, et que le soir il en plaisanta avec sa maîtresse.

Brutus, dont le nom seul épouvante les tyrans, se couvrit de gloire en condamnant ses fils, qui avoient trahi la patrie, et *Philippe* mit le comble à son opprobre en votant pour la mort de *Capet* ; cette action dont le motif étoit impur, lui attira le mépris des patriotes, la haine des factieux et de toute l'Europe.

Philippe, afin de remplir ses vues ambitieuses et perfides, vouloit captiver la bienfaisance générale; il prévenoit, il se lioit avec tous ceux que le peuple honoroit, il avoit été au-devant de *Mirabeau*, je ne sais si ce dernier étoit bien pur, mais je suis certain qu'il eut des obligations pécuniaires à d'*Orléans*.

Dumourier, le traître *Dumourier* fut admis au Palais-Royal, et *Philippe* lui confia ses fils.

Manuel, procureur de la commune, avoit séduit les Parisiens par son extérieur, sa brillante élocution, son mépris pour nos antiques superstitions et un zèle affecté pour le bien public ; d'*Orléans* le rechercha, voulut être son ami, lui demanda ses conseils, et ce fut par ses avis que *Philippe* changea son nom, et prit celui d'*Égalité*, qu'il étoit indigne de porter.

Marat, l'incorruptible *Marat*, fut le seul qui repoussa *Philippe* ; tous les moyens, toute la politique, toutes les ruses échouèrent auprès de l'ami du peuple, tant il y a d'antipathie entre l'homme de bien et celui qui ne l'est pas.

Philippe voyoit très bien qu'une République une, indivisible renversoit ses projets, anéantissoit pour jamais ses espérances, et qu'il avoit inutilement dépensé une partie de son bien ; il se lia alors avec *Brissot* et ses adhérens, il comptoit que le fédéralisme lui serviroit de dégré pour monter au trône, qu'il n'eut point cédé, comme le croyent quelques personnes, à un anglois ; il détestoit et étoit détesté de cette nation Je vais raconter un fait qui prouve la haine réciproque des princes d'Angleterre

et de *Philippe* : celui-ci pendant son séjour à Londres, s'étoit fait recevoir au club du *Cocotier*, qui n'admet que des grands seigneurs, il y a un registre dans cette société où l'on insère une espèce de procès-verbal signé du récipiendaire. *Philippe* devenu l'opprobre de l'univers, le prince de *Galles*, fils aîné du despote anglois et membre de ce club, proposa d'expulser d'*Orléans* de cette société, cette proposition passa à l'unanimité, et l'on envoya chercher le boureau, qui déchira le feuillet du procès-verbal et le brûla à la porte de la salle du club.

Si les *jacobins*, ces surveillans, ces intrépides et éclairés gardiens de notre liberté n'eussent pas existé, peut-être les projets des fédéralistes auroient eu lieu; mais soit qu'ils eussent été couronnée par la société, soit qu'ils eussent échoués, la guerre civile et tous les maux qu'elle entraîne, nous auroient dévorés, *Philippe* seroit encore dangereux; ce service rendu à la République, n'est pas un des moindres de cette société.

La convention nationale, digne des pouvoirs que lui confia le plus grand peuple de l'Univers, sentit le péril que couroit la nation,

si les individus qui composoient la famille des *Bourbons* demeuroient encore en France, ils furent, en vertu d'un fâmeux décret, transférés d'abord à Marseille; si *Philippe* eut été pur il auroit prévenu cette loi si sage, en s'expatriant lui même, il auroit juré au peuple français de ne point nuire à la République, il auroit sur-tout tenu parole; mais de tels sentimens ne pouvoient entrer dans son ame.

Lors de la translation des *Bourbons* à Marseille, d'*Orléans*, forcé d'être avec sa famille, méprisé par elle, ne leur disoit mot, n'en entendoit aucun, il ne mangeoit pas même avec sa sœur, il étoit réservé à *Philippe* d'avoir un genre tout neuf d'ignominie; on se rappelle avec quelle patience il essuya les outrages de d'*Artois*, et son peu de courage au combat d'Ouessant; chacun sait que lors de l'invention des ballons, *Philippe* toujours empressé de se montrer en public, voulut faire un voyage aérien, que monté dans l'aréostat, la frayeur le saisit, qu'il en descendit précipitamment, ce qui fit dire alors qu'il étoit un lâche dans tous les élémens, *sur terre*, *sur l'eau*, *au feu et dans l'air.*

La convention nationale se couvrit de gloire et

et déploya toute sa sagesse en découvrant les projets de ses membres corrompus, en expulsant de son sein, *Brissot* et ses complices; ils furent livrés à ce tribunal si redoutable aux ennemis de la patrie; *Philippe* étant de la faction *Brissotine*, fut rappellé de Marseille, jugé et condamné pour ce forfait. L'acte d'accusation et le jugement sont connus de mes contemporains, ils sont imprimés, et par cette voie passeront à la postérité. Ce seroit inutilement grossir ce volume de le rapporter, et mon but n'étant que de prendre le caractère et les mœurs de *Louis-Philippe-Joseph Capet*, ci-devant *duc d'Orléans*, je vais rendre compte des particularités de sa mort.

Brissot, ses complices, ayant été entendus, jugés et condamnés, d'*Orléans*, dont les liaisons avec ces scélérats étoient notoires, devoit avoir le même sort que ces factieux, il fut donc transféré de Marseille à Paris, où il arriva le 12 Brumaire, (vieux style) *samedi 2 novembre.*

Il comparut devant le tribunal révolutionnaire, il se défendit avec une présence d'esprit, un sang-froid, qui étonnèrent ceux qui

connoissoient sa lâcheté ; soit qu'il crut avoir des partisans, soit qu'il eut l'espérance de se sauver, la vérité me force de convenir qu'il montra du courage avant et après son jugement, qui fut rendu vers deux heures après midi, le 17 *Brumaire*, *l'an deuxième de la République*, (vieux style) *le jeudi* 7 *novembre* 1793.

Philippe demanda que son arrêt fut exécuté le même jour, ce qui lui fut accordé ; il étoit environ quatre heures lorsqu'il sortit du Palais. Dans le trajet, son courage ne se démentit point, mais arrivé à la place de la Révolution, lieu du supplice de ses semblables, sa fermeté l'abandonna, ses sens furent troublés ; lorsque la charette s'arrêta, au bas de l'échaffaud, il prononça, en balbutiant, ces dernières paroles : *où veut-on donc me mener encore* ? on fut obligé de le soutenir pour monter, et il perdit physiquement la tête lorsqu'elle n'existoit plus au moral. Ainsi termina sa carrière le plus vil, le plus criminel et le plus corrompu des princes de l'Europe.

L'homme dont je viens d'écrire la vie n'est point un de ses scélérats grands jusques dans leurs forfaits, dont l'histoire jette dans l'ame

du lecteur un mélange d'admiration et d'horreur, d'*Orléans* fut bassement criminel, il n'eut que de petites finesses, il n'employa que des petits moyens, jamais il ne connût cet abandon de soi-même qui caractérise un héros; car au fond, les héros ne sont, pour la plupart, que des scélérats bien déterminés; d'*Orléans* fut un lâche qui chérissoit trop la vie, que tout ambitieux doit compter pour rien, puisqu'elle lui est douloureuse lorsqu'il existe un plus grand que lui; le véritable ambitieux, semblable au républicain, ne veut point de maître, le républicain diffère de l'ambitieux parce qu'il ne veut ni dominer, ni qu'on le domine; l'ambition est un vice, l'amour de l'égalité est une vertu.

D'*Orléans* fut très-peu adroit dans les affaires contentieuses de son intérieur; il fut aimé de sa femme, il ne sut pas profiter de l'amour de sa compagne, il se sépara de biens très-gauchement d'avec son épouse, et même sans les évènemens heureux qui ont renversé le tyran, et cet ordre impur qui se croyoit d'une espèce différente de la nôtre, les enfans de *Philippe* eussent été indépendans de lui par les biens de leur mère.

En général les grands trouvoient, à force d'argent, de bons instituteurs, (j'entends *bons* dans les principes pervers de leurs tyranniques principes); *Philippe* n'eût pas l'esprit de donner un gouverneur à ses quatre enfans, il choisit pour leur éducation ..... qui ..... une femme corrompue, bel esprit de profession, auteur volumineux de romans, elle osa critiquer l'immortel *Voltaire*, le divin *J.-J. Rousseau*; et la *Genlis*, *Brulard*, *Sillery* fut sifflée par les littérateurs, méprisée par les aristocrates, en horreur aux patriotes (1).

Des trois garçons qu'a laissé d'*Orléans*, deux ont suivi la fortune de l'infâme *Dumourier*, à l'égard de sa fille, née en 1777, elle est errante en Europe, dévorant les affronts à la suite de sa gouvernante; je vais prouver la vérité de cette assertion, par un fait arrivé à Londres l'année dernière.

---

(1) *Brulard*, *Sillery*, *Genlis*, capitaine des gardes du ci-devant duc d'*Orléans*, député à l'assemblée législative, membre de la Convention nationale, agent infâme des plaisirs de son maître, fut l'époux, le très-digne époux de cette femme, aussi lâche que son patron dans les combats, il fut plus astucieux,

Je ne sais quel lord mourut: il laissa une superbe collection de tableaux, que ses héritiers firent exposer dans un sallon, afin de les vendre plus chers; tous les anglais alloient les voir, la *Genlis*, la jeune d'*Orléans* et *Pamela* fille de la *Genlis*, qui demeuroient alors à Londres dans la maison qu'avoit acheté *Philippe*, se rendirent comme tout le monde à cette espèce de spectacle, le prince de *Galles*, héritier présomptif du trône d'Angleterre, les

---

plus rusé, il se mêloit aussi de bel esprit, il a composé, ou vouloit composer l'histoire de la révolution; Dieu sait quelle eut été une histoire rédigée par un tel homme que le ci-devant marquis de *Sillery*; l'on m'a assuré qu'il existoit quatre volumes en manuscrit de cette prétendu histoire. Quoiqu'il en soit, il devoit être bien informé des intrigues, des cabales, des factions contre-révolutionnaires, il entra dans toutes les conspirations; et complice de *Brissot*, il fut jugé, condamné et exécuté le même jour que ce scélérat, mais il mourut plus lâchement; il se fit accompagner d'un confesseur: on m'a dit, cependant, qu'il conserva plus de fermeté, au dernier moment, que son maître. Au surplus ce fut le seul des gentilshommes valets, qui fut attaché jusqu'au dernier moment à *Philippe*, car long-temps avant son arrestation, d'*Orléans* n'avoit plus aucun de ses anciens courtisans.

rencontra, il fit tant de politesses à *Pamela* que sa mère crut devoir faire observer au fils du tyran qu'il devoit des égards à sa pupille; le dur breton répondit *qu'il n'y avoit que la beauté qui pût mettre une différence entre les femmes*; je ne crois pas qu'aucune d'elles puisse sans colère voir une autre obtenir la préférence; il est vrai que cette historiette ne donne pas une haute idée de la galanterie angloise, mais elle prouve quel degré d'intérêt on prenoit à d'*Orléans*.

Les aïeux de *Philippe*, (les tableaux me rappellent ceci), les aïeux de *Philippe* avoient pris plaisirs à orner la galerie de leur palais des chefs-d'œuvres des meilleurs peintres des trois écoles, eh bien d'*Orléans*, qui préféroit l'argent aux beaux arts, vendit cette magnifique collection à un financier; et fort au-dessous de sa valeur, car il n'en tira que huit cents mille livres.

D'*Orléans* ne pouvoit être dangereux et nuire à la révolution que par ses alentours; ce que je viens d'écrire prouve sa nullité, et si j'ai recueilli ses actions, c'est afin de présenter à la postérité quels hommes existoient au premier

rang : que pensera-t-elle lorsqu'elle apprendra que *Philippe* avoit beaucoup plus d'esprit que n'en possédoient les individus de sa famille, puisqu'enfin il avoit su rallier autour de lui tous les intrigans, tous les factieux, par ses richesses sans doute, mais au moins lui servirent-elles à quelque chose; il périt sur un échaffaud. Pour éviter ce sort il lui auroit fallu plus d'énergie, plus de courage, plus d'élévation dans l'ame; avec de grands vices, il auroit peut-être prolongé quelque tems l'affreuse tyrannie, il eut succombé certainement, car une divinité protectrice lui donna pour contemporains, des hommes de génie vrais, philosophes, véritables enfans de la liberté, qui, d'un bras vigoureux et par une éloquence mâle, renversèrent le trône, détruisirent la superstition, ne laissèrent subsister qu'un autel, celui de la raison, et ont enfin donné un grand exemple à l'univers; époque à jamais mémorable, la postérité en l'admirant jettera un regard d'indignation et de mépris sur le foible tyran et sa bande d'esclaves, tous frippons, adulateurs, avares, sans génie, sans courage, n'ayant su ni mourir au pied de leur idole, ni la défendre, elle appercevra *Philippe* au milieu de ces géans qu'un coup-d'œil national

a rendu pigmées, et elle dira probablement de lui ce que les co-vivans en ont pensé, elle confirmera ce vers qui le distingue particulièrement des monstres de son espèce.

Infidèle aux tyrans, et traître à sa Patrie.

Observation intéressante.

Cet ouvrage étoit achevé d'imprimer lorsque le citoyen *Robespierre* a fait son rapport à la convention nationale sur la situation de la République.

Le citoyen législateur, prétend que d'*Orléans* avoit consenti de céder le trône au duc d'*York*;

Il est très-naturel que les renseignemens du citoyen *Robespierre* soient meilleurs que les miens, mais ce trait de lâcheté est bien extraordinaire, cependant fort analogue au caractère de *Philippe*.
